

UNE INFINIE TRISTESSE

Le Covid a frappé très fort en maisons de repos. L'armée et les bénévoles ont été appelés en renfort. Chronique d'une expérience d'une infinie tristesse.

Isabelle Philippon (CSCE)

Le printemps frappe fort durant ces « vacances » de Pâques, le soleil se joue du confinement et invite à la balade. Derrière les murs de cette maison de retraite bruxelloise, cependant, pas de balade au programme pour les résidents, cloîtrés dans leur chambre.

La directrice m'accueille avec soulagement : je me suis inscrite sur une plateforme d'entraide et de solidarité « Covid » et, quelques jours plus tard, on me proposait ce bénévolat. Certaines résidences ont fait appel à l'armée pour venir en aide au personnel en sous-effectifs – les deux tiers sont en congé de maladie -, et débordé ; d'autres ont choisi de solliciter des bénévoles. « *Merci merci d'avoir répondu à notre appel au secours.* »

Les maisons de repos, c'est la « deuxième » ligne. Et, pendant une guerre, la deuxième ligne, elle reste invisible

« *De rien de rien, avec plaisir.* » Je me change dans un bureau réquisitionné pour la circonstance. Je retire mes vêtements « du dehors » pour enfiler un pantalon et une chasuble bleus faits d'un mélange de polystyrène et de coton léger ; le pantalon est trop large, la chasuble laisse les bras nus. Mes baskets, je les garde aux pieds. On me donne une charlotte, des gants, un « simple » masque chirurgical et une visière. La visière s'embue au bout de quelques minutes : impossible de la garder. Les gants seront mouillés après la première manipulation. Le masque donne chaud, assourdit les sons, masque la bouche d'ordinaire tellement utile aux résidents à l'audition défaillante, qui lisent sur les lèvres.

« On va vous laisser tranquille »

On me fait visiter les lieux. Ma guide ouvre une chambre : « *Bonjour Monsieur Pochet (1) ! Nous avons du renfort, c'est chouette hein !* » Monsieur Pochet, qui semble être bien jeune encore pour être en maison de repos, affiche une mine réjouie : « *Ah ça c'est bien ! Je vais de nouveau pouvoir recevoir ma petite bière à l'apéro !* » Dans la chambre suivante, c'est une autre réalité qui s'invite : « *Oh non, sorry, cette chambre est inoccupée, la résidente est décédée il y a trois jours...* » Un jet de pierre plus loin dans le couloir : « *Ma femme ne mangera pas !* » « *On va quand même lui servir à manger Monsieur ; à elle de voir ; ne décidez pas à sa place, c'est mieux.* » En aparté : « *Ils n'arrêtent pas de se disputer, c'est terrible. Avant, quand ils pouvaient descendre au restaurant, ils mangeaient à des tables différentes, c'était leur moment à eux. Maintenant, ce huis clos, c'est insupportable.* » Et puis vient la chambre 80 (l'établissement compte un peu plus de cent résidents) : une feuille collée sur la porte annonce en caractères gras « Covid19 ». La résidente est allongée sur son lit, reliée à un appareil à oxygène, elle roule des yeux affolés. « *On va vous laisser tranquille, Madame Nicaise.* » La porte se referme : « *Il n'y a plus rien à faire pour cette dame, c'est la prochaine sur la liste. En deux semaines, nous avons perdu douze résidents ; vingt autres sont atteints.* » Jusqu'à ce jour-là, jusqu'à cette incursion dans le monde (cal) feutré des maisons de repos au temps du Covid19, j'ignorais ce que cette petite phrase – « *On va vous laisser tranquille* » - pouvait recéler de violence. J'ignorais qu'elle pouvait signifier, en réalité « *On va vous laisser seul.e.* » « *On va vous laisser mourir seul.e.* »

« Oh, Madame a bu toute sa soupe !? »

L'heure de midi approche, me voici donc chargée de distribuer les plateaux repas. Dans les chambres bien

sûr, puisque le « restaurant » est fermé. Une résidente, coquette dans sa robe fleurie, sollicite l'ascenseur : « *Où allez-vous Madame ?* » « *Eh bien, au restaurant !* » « *Non non, il est fermé le restaurant, à cause du virus, vous vous rappelez ? Il faut que vous restiez dans votre chambre.* » Quatre semaines déjà que les pensionnaires sont reclus dans leur chambre, avec leur lit et leur télé comme seul horizon. Sans visites. Sans mots doux. Sans bisous. Celle-ci n'en peut plus : « *Vous savez quoi ? Je vais porter plainte ! Je suis en prison ici !* » Je la prends doucement par le bras, je l'accompagne avec son plateau, je m'assieds à ses côtés, elle picore. Et surtout, elle pleure. A gros bouillons. Sa solitude, son ennui, son envie de mourir, sa peur de mourir. Je tente quelques mots de réconfort, quelques gestes de tendresse, avant de me rendre dans la chambre voisine. Une très vieille dame au regard éteint, dont le visage semble en papier mâché : aussi rêche, aussi fin, aussi chiffonné, aussi fragile. Je dépose son plateau devant elle, espérant que l'odeur appétissante rallume son désir. Rien. Si ce n'étaient les yeux, qu'elle a ouverts, on jurerait qu'elle dort. J'approche une cuillerée de potage de ses lèvres. Surprise : elle les ouvre docilement. Elle avale et – miracle ! -, ouvre d'elle-même la bouche, m'invitant clairement à lui offrir la cuillère suivante. Un quart d'heure plus tard, il ne reste plus rien du potage. Une aide-soignante passe pour enlever les plateaux repas : « *Oh !, Madame Werotte a bu toute sa soupe ?! Cela faisait trois jours qu'elle ne s'alimentait plus !* »

Madame Werotte n'est, n'était, pourtant pas malade. Elle est seulement... âgée. Elle a la tremblote. Elle ne parvient pas à manger seule. Encore moins à boire sa soupe. Elle a donc simplement besoin d'assistance, et c'est bien pour cela qu'elle est venue en maison de repos : pour recevoir de l'assistance. Oui, mais ça, c'était avant. Quand le virus n'avait pas en-

core élu domicile dans sa résidence. Quand le personnel – déjà pas en surnombre - parvenait encore, difficilement et en courant, certes, mais parvenait encore, à l'aider. Quand il pouvait encore passer quelques minutes dans les chambres des pensionnaires dépendants, pour les accompagner. En mars dernier, et puis en avril, le personnel a déserté en masse : une part de malades, une part de terrifiés, une part de fatigués. Ceux qui sont restés n'avaient pas d'autre choix que de déposer les plateaux repas dans les chambres, et de les reprendre une heure plus tard. Tant mieux pour ceux qui avaient mangé et bu ; dommage pour les autres.

On meurt du Covid, mais pas seulement

Dans les maisons de repos, au temps du Covid, on meurt du Covid, bien sûr. Faute de matériel de protection adapté et en quantité suffisante, faute de tests de dépistage pendant de longues semaines, faute de matériel d'oxygénothérapie performant... et en quantité suffisante, faute de possibilité de faire hospitaliser les résidents infectés. Faute de « cohor-

la satanée bestiole d'une chambre à l'autre, sur la semelle de leurs chaussures, leurs gants, leur blouse. On y est mort du Covid ou d'un autre virus qui passait - en ces temps de pandémie, les virus ont perdu de leur biodiversité, on leur dénie leur identité, ils sont tous estampillés « Covid ».

Le Covid a donc fait beaucoup de victimes en maisons de repos. Mais il n'est pas le seul coupable de ces morts en surnombre. On y est mort

rie où personne ne me connaissait ; cherchez la logique... La colère : mais comment est-ce possible d'en être arrivés là ? La révolte : mais quelle est cette société qui parque ses vieux sans être capable de leur porter secours lorsque la maison brûle ? L'inquiétude : j'ai 58 ans, je partage ma vie avec quatre personnes ; côtoyer de si près la maladie, et avec si peu de protection, « ce n'est pas raisonnable », m'a sermonnée mon méde-



Derrière des portes closes, sans nature et sans hommes à écouter, c'est la vieillesse qu'on assassine

tage », un mot barbare qui désigne l'isolement des résidents infectés dans un étage ou une aile à part, comme on l'a fait très vite dans les hôpitaux, mais qui s'avère beaucoup plus difficile à mettre en œuvre rapidement dans les séniories, décorées et meublées au goût des pensionnaires. Dans les hôpitaux, on a mis le paquet. On a sonné le branle-bas de combat, on a déménagé les malades, on a isolé les « quartiers Covid », tout cela rapidement. Mais les hôpitaux, c'est la « première ligne », la ligne de front, la ligne visible, celle qu'on scrute, celle dans laquelle la télé va tourner ses images. Les maisons de repos, c'est la « deuxième » ligne. Et, pendant une guerre, la deuxième ligne, elle reste invisible.

On est donc beaucoup mort du Covid dans les maisons de repos. Le personnel soignant et d'entretien, les bénévoles comme moi, ont colporté

aussi - et c'est bien plus barbare, mille fois plus insoutenable, cent mille fois plus triste – de déshydratation, de dénutrition, de solitude, de tristesse, d'incompréhension. On s'y est laissé « glisser » : glisser dans la mort, parce qu'on a perdu tous ses repères, tout ce qui accrochait encore à la vie – et pourtant, c'est fou, parce qu'on s'y accrochait, à cette vie qui semblait si chiche.

C'est notre humanité que l'on dégrade

Je m'étais lancée dans l'aventure avec le désir de servir à « quelque chose », d'apporter ma petite pierre. Mais l'incompréhension m'a rattrapée : mon vieux papa à moi, je ne peux pas – je n'ai pas pu, jusqu'à la mi-mai - aller le visiter dans sa maison de repos, par contre j'ai pu débarquer en tant que bénévole (peut-être porteuse du virus, allez savoir) dans une sénio-

cin de famille. Mais surtout, surtout, une infinie tristesse.

« Dans ce jardin de la vieillesse s'épanouissent les fleurs que nous aurions à peine songé cultiver autrefois. Ici fleurit la patience, une plante noble. Nous devenons paisibles, tolérants, et plus notre désir d'intervenir, d'agir diminue, plus nous voyons croître notre capacité à observer, à écouter la nature aussi bien que les hommes », disait Hermann Hesse dans *Eloge de la vieillesse*. Derrière des portes closes, sans nature et sans hommes à écouter, nous privons nos vieux de tout sujet d'observation, si ce n'est leur propre détresse. C'est la vieillesse qu'on assassine. C'est notre humanité que l'on dégrade.

Bien sûr, à présent, on désigne les coupables : la faute à l'imprévoyance, à la mondialisation, à l'avidité, à la dictature de la rentabilité, aux politiques, aux gestionnaires, tout ça. Et les coupables se défendent. Tout est normal. Je rêverais pour ma part, mais c'est tellement plus difficile que cela n'arrivera pas, que le monde soit simplement et terriblement triste après ça. D'une infinie tristesse. □

(1) Tous les noms sont des noms d'emprunt.